



V A I K O M M U H A M M A D B A S H E E R

LE TALISMAN

Nouvelles

*Traduit du malayalam (Inde)
par Dominique Vitalyos*



« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e





Le Talisman





Un beau jour, une mangue – ploc ! – atterrit sur la calvitie d'Abdul Aziz. L'arbre, à la lisière de la cour, laissait souvent tomber un fruit. Si l'on ne courait pas le ramasser, gare ! Khan y plantait les dents et le rendait immangeable. Khan était un chien, mâle pour certains, femelle selon d'autres. Sauver les mangues faisait courir toute la maisonnée. De celles qui s'écrasaient au sol jour et nuit, Khan mangeait la plus grande partie. Il complétait son régime de jaques, de bananes et de thé. Enfermé, il hurlait à vous rendre sourd, on ne s'entendait plus penser. On ne l'enfermait donc pas. C'était un beau chien blanc à grandes taches brunes, qui suscitait les passions les plus désespérées.

Khan était tombé amoureux de Malou, la chienne noire de Parvati. Malou était la seule beauté des environs. Khan et Malou, c'était une histoire d'amour hindou-musulmane. Malou-aime-Khan-Khan-aime-Malou. Parvati, la voisine, n'était pas opposée à cette relation. Ummusalma, l'épouse d'Abdul Aziz, non plus. Parvati réservait à Ummusalma un chiot de Malou et de Khan. Hélas,





trois fois hélas, six molosses hindous surgis Dieu seul sait d'où se mirent à courtiser Malou, bien décidés à ne pas laisser ces deux-là s'aimer. Khan s'interposa. Ce fut une horrible mêlée. À eux six, ils se jetèrent sur lui et faillirent le réduire en bouillie. Khan, en bon Musulman, se battit contre les infidèles avec la dernière énergie. Malou assistait, impassible, à l'horrible bataille, tout comme Parvati et Ummusalma. Il s'agissait bel et bien d'un conflit hindou-musulman, alors comment et pour qui prendre parti? Personne ne pipait mot. D'abord Khan mordit ses ennemis, les fit décoller de terre l'un après l'autre. Mais lorsque les chiens hindous ripostèrent en bloc, ils le catapultèrent dans les airs et plantèrent tant de crocs dans sa chair qu'il en eut le corps entier à vif et la moitié de l'oreille droite arrachée. Défait, Khan s'enfuit jusqu'à la cuisine et s'allongea tout sanglant. Dehors, les chiens hindous le défiaient en aboyant sauvagement.

Khan se tint coi.

Fiasco total. Déception sentimentale phénoménale. Que faire contre une déception sentimentale? Rien. Khan ne fit donc rien. Plus exactement, il conçut un dégoût sans limites pour la gent féminine.

Il mordit deux femmes. Les deux mordues étaient hindoues. Agression anti-communautaire! On frôlait l'illégalité. Le voisinage était en majorité hindou. Dès qu'une femme montait les marches





du perron, Abdul Aziz ou son épouse se précipitait à sa rencontre pour la sauver des crocs de Khan.

Le quotidien avait déjà pris cette tournure le jour où une mangue tomba sur la calvitie d'Abdul Aziz. Au même moment, le facteur entra, Khan n'ayant rien contre les hommes hindous. Abdul Aziz offrit la mangue au facteur. Parmi son courrier, il trouva une lettre de Shankara Ayyer, un vieux camarade de collègue, qui était venu récemment lui rendre visite avec son épouse Sarasvati. Shankara Ayyer était chauve, lui aussi. Tous deux avaient développé une calvitie dans la fleur de l'âge et aspiraient ardemment à se voir repousser, de leur vivant, des cheveux sur le crâne. Ils y pensaient nuit et jour, avaient recours à toutes sortes de médications, accomplissaient mille et une offrandes, commandaient tous les remèdes miracles dont les journaux faisaient la réclame. Les publicités que Shankara Ayyer laissait passer, Abdul Aziz ne les ratait pas. Ils partageaient entre eux le contenu des flacons.

Avoir des cheveux, c'était leur plus cher désir. Leurs épouses en savaient quelque chose : c'étaient elles qui leur massaient longuement le crâne, enduit des huiles les plus onéreuses. Pourtant, aucun résultat, pas l'ombre d'un duvet. Lorsqu'ils étaient ensemble, Ummusulma et Sarasvati riaient de voir leurs deux crânes identiques, pourvus semblablement de quelques brins clairsemés à la base





de l'occiput comme s'ils étaient nés de la même mère. Lequel des deux cuirs était le plus chevelu ? Ummusalma et Sarasvati avaient compté. Sarasvati avait reconnu Abdul Aziz vainqueur, avec neuf cheveux de plus que Shankara Ayyer. Mais, comme la lettre le révélait, elle y avait été poussée par un certain motif : lors de leur visite, Abdul Aziz avait cueilli pour l'épouse de son ami, qui attendait un bébé, mangues vertes, tamarin et goyaves à discrétion.

— Écoute un peu, Ummu ! s'écria Abdul Aziz. Ce que Sarasvati a dit l'autre jour n'était pas vrai. Je n'aurais pas neuf cheveux de plus que Shankara Ayyer ! Cette femme a menti pour des mangues vertes. Dis-moi, toi, lequel de nous deux a le plus de cheveux ?

Ummusalma n'hésita pas une seconde :

— C'est toi, évidemment. Nous étions deux à compter. Et nous avons soigneusement vérifié.

— Mais tu entends ce qu'elle raconte maintenant ! Après toutes les mangues que je lui...

Avant qu'il ait pu achever sa phrase, une voix s'éleva :

— *Assalamaleikum !*

— *Aleikumsalam !* répondit Abdul Aziz.

Ummusalma se retira à l'intérieur de la maison. Un homme de haute taille, tout de blanc vêtu, se tenait près du portail. Coiffé d'un turban à long pan, il portait une chemise de coton fin par-dessus





son pantalon, et des sandales aux pieds. Ses yeux étaient cernés de khôl. Barbe, moustache et favoris, d'une coupe impeccable, donnaient l'impression d'avoir été collés sur son visage. Un jeune homme l'accompagnait, vêtu d'un pagne et d'une chemise, et portant sur la tête une valise en cuir.

— Sainul Abidin Tanggal ! annonça le garçon.

Tanggal! Le titre qui désignait les descendants du prophète Mahomet !

Abdul Aziz se leva et avança une chaise à Sainul Abidin. Son aide déposa la valise sur une autre chaise avec des précautions empreintes de respect.

— Est-ce qu'il y a ici quelqu'un qui souffre d'une maladie ou d'une autre ? demanda Tanggal.

— Personne pour le moment, répondit Abdul Aziz.

— Des souhaits ?

Qui n'en avait pas ici-bas ! Mais quels souhaits recelaient donc les cœurs d'Abdul Aziz et d'Ummusalma ?

Tanggal ouvrit la valise, libérant les effluves d'un parfum délicieux. Abdul Aziz y aperçut des cordelettes noires d'une coudée de long, une étiquette nouée à chacune d'elles par un fil blanc.

— Ce sont des talismans ! expliqua Sainul Abidin. Pour guérir de nos maladies, nous faisons réciter des mantras sur l'eau que nous buvons, nous en faisons inscrire sur la vaisselle dans laquelle nous mangeons, nous effectuons des offrandes aux





mosquées et aux mausolées sacrés. Tout ceci nous permet de recouvrer la santé, mais avec quel retard ! Il faut trouver quelqu'un qui connaisse bien les mantras, qui les énonce correctement et souvent la personne adéquate n'est pas disponible en temps et en heure. En revanche, toutes ces cordelettes sont imprégnées une fois pour toutes de la puissance sacrée des formules.

Abdul Aziz prit un talisman entre ses doigts.

— Contre le mal de tête. Quatre roupies quatre-vingt-quinze *paisa*. Nouez-le au poignet ou autour du cou et vous n'aurez plus mal à la tête de toute votre vie. On peut aussi glisser le cordon dans une chaîne tubulaire d'argent ou d'or, pour qu'il ne s'use pas.

Il poursuivit, soulevant les cordelettes une à une :

— Contre la toux, les maux de ventre, de cœur, la colique, le rhume, les maux de dents, l'épilepsie, les tourments sataniques, la folie, la syphilis, la lèpre, la gonorrhée, les problèmes de dos, les cauchemars, les vers, l'emportement — quatre roupies quatre-vingt-quinze *paisa* pièce.

— Est-ce que ça marche sur les animaux ?

— Oui, j'en ai de spéciaux pour les vaches, les chèvres, les buffles, les chevaux, les chameaux, et même pour les poules. Il suffit de leur nouer le talisman à la patte pour les faire pondre.

— Et pour les chiens ? Le nôtre s'est mis à mordre les femmes hindoues. Il y a un talisman





contre ça ?

— Il ne mord que les Hindoues ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il a contre elles en particulier ?

— Il était fou de Malou, la chienne de notre voisine Parvati. Elles étaient là l'une et l'autre quand six gros chiens hindous sont venus attaquer le nôtre. Ils l'ont mordu au sang et lui ont arraché une moitié d'oreille. Parvati n'a pas dit un mot. Elle n'a pas essayé de les séparer. C'est pour ça qu'il ne peut plus sentir les femmes hindoues. Pourtant Ummusalma, mon épouse, était là aussi, et elle n'a rien fait non plus. Il devrait s'en prendre aussi bien aux Musulmanes.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Khan.

Se croyant appelé, le chien se présenta aussitôt devant eux.

— Khan, vraiment ? C'est pour ça qu'il ne mord pas les Musulmanes.

— Est-ce qu'il y a un talisman pour l'empêcher de mordre les Hindoues ?

— Les Hindoues seulement, non. Mais pour l'empêcher de mordre qui que ce soit, il en existe un qui fera l'affaire. Quatre roupies quatre-vingt-quinze *paisa*.

Tanggal parcourut les étiquettes du regard et découvrit ce qu'il cherchait.

— Il faut lui nouer le talisman autour du cou.

